

Catherine Pégard

VERSAILLES, UN EXERCICE DE STYLE

Alors qu'elle peaufine le grand oral de présentation de sa mandature, nous avons suivi la nouvelle présidente du château de Versailles lors de sa découverte de l'atelier de Joana Vasconcelos qui exposera ses œuvres dans la demeure du Roi-Soleil, au printemps. Portrait d'une femme secrète et attachante.

De nos envoyés spéciaux à Lisbonne **Raphaël Morata & Luc Castel** (photos)

SUR LES BORDS DU TAGE, à quelques encablures de la tour de Belém, Catherine Pégard se sent étrangement comme chez elle. Au cœur du quartier de l'Alcantara, les entrepôts des anciennes colonies fraîchement ripolinés lui évoquent avec un parfum de nostalgie les docks de son enfance havraise. Et son père, capitaine au long cours. « Dès que je me trouve dans un port, reconnaît-elle, je vais bien... » Après « trois mois d'immersion totale dans Versailles », la nouvelle patronne du château de Louis XIV « fait surface », selon sa propre expression, à Lisbonne pour son premier déplacement officiel depuis sa nomination. Au printemps, la demeure du Roi-Soleil accueillera, en effet, une quinzaine d'œuvres de la plasticienne portugaise Joana Vasconcelos, jeune protégée de la galeriste française Nathalie Obadia et qui a déjà séduit des collectionneurs aussi exigeants que François Pinault et Bernard Arnault. Programmée par son prédécesseur Jean-Jacques Aillagon, Catherine Pégard a maintenu l'exposition. « Je ne suis pas de celle

qui arrive en disant que tout ce qui a été fait auparavant est nul. Je connaissais d'ailleurs Joana que j'avais rencontrée lors d'un dîner à Paris. J'apprécie son travail sur le luxe et la tradition, tout autant que sa réelle et sincère passion pour Versailles. En me rendant dans son atelier de l'Alcantara, je voulais surtout me rendre compte de la dimension, au sens propre comme au figuré, de ses œuvres. » Dans ses mains, elle garde toujours un carnet et un stylo. « Déformation journalistique », avoue-t-elle. Pour un peu, on croirait qu'elle prépare un article sur la jeune artiste et son équipe de vingt-cinq assistants. « Moi aussi, j'ai mes carnets », s'amuse Joana Vasconcelos. Les deux femmes s'apprivoisent avec douceur, amicalement, sans esbroufe.



Catherine Pégard, ici, dans l'atelier de Joana Vasconcelos à Lisbonne, devant deux œuvres de l'artiste, *Red Independent Heart* et *Marilyn*, aura à cœur de montrer, pendant son quinquennat, qu'elle peut « apporter un regard différent sur Versailles ».

Le courant passe, même si *a priori*, tout était là pour les séparer. On mange un petit *pastéis de Belém*. Catherine Pégard se détend peu à peu. Elle n'a pas encore l'habitude de ses rencontres d'atelier, mais visiblement elle va y prendre goût. « J'aime l'idée de Joana de faire des pièces luxueuses avec des objets de la vie quotidienne, de récupérer des vieilles dentelles, des napperons, de continuer à se fournir en pièces de la faïencerie traditionnelle de Rafael Pinheiro. » Dans cet immense atelier, qui fut longtemps un entrepôt céréalier, Catherine Pégard écoute, regarde, se laisse porter par la magie évocatrice des installations dignes du film *Peau d'âne*. Elle avoue aimer cette ambiance surréaliste d'inventaire à la Prévert. On parle aussi plus prosaïquement de politique. La crise économique a durement frappé le Portugal. Et les mécènes locaux se font plus rares aujourd'hui. Découvrant un patchwork de tissus, elle se souvient du choc visuel qu'elle a eu en découvrant la pièce *Contamination* exposée dans l'atrium du Palazzo Grassi à Venise. Puis, elle se rapproche de Rita, une jeune dentellière très concentrée sur son ouvrage, et lui demande la technique employée. Catherine Pégard apprend que ce savoir-faire des Açores ou de la région de l'Alentejo disparaît irrémédiablement. Devant une immense abeille gainée de dentelles, la présidente de Versailles s'exclame en riant : « Je me ferais bien un costume dans ce style pour le vernissage... » Ses assistants la regardent médusés. « Je plaisantais, évidemment ». Elle semble comme emporter par l'enthousiasme communicatif de Joana. « Elle est faite, comme Jeff Koons, pour Versailles. Elle m'a confié que par le passé, avant même l'idée de cette exposition, elle avait conçu des œuvres en imaginant Louis XIV comme mécène. Si nous avions annulé cette rétrospective, elle aurait été effondrée, tant elle aime Versailles. Joana a surtout perçu la démesure du lieu. Elle est dans la confrontation, pas dans l'affrontement. J'aime son sens du dialogue. Elle est précise, directe, travailleuse, rigoureuse comme ces dentellières qui peuvent passer des centaines d'heures sur une pièce. » Catherine Pégard dit, elle-même, avoir hérité « le goût de la précision » de son père devenu pilote de la Seine et qui guidait les supertankers dans le port du Havre. Et il en faudra pour accueillir dans les jardins du domaine et les appartements royaux les installations imaginées dans la manufacture des songes de Vasconcelos, et dont la liste est encore tenue secrète : « À Versailles, on ne vous critiquera jamais d'avoir vu trop grand. En revanche, on vous reprochera toujours de voir trop petit. »

De démesure, il en a été question lors de la nomination de cette ancienne journaliste politique au *Quotidien de Paris*, puis au *Point*, et devenue « conseillère politique » du président Nicolas Sarkozy. *Le Monde* avait même titré « les conservateurs cèdent du terrain aux tech-

nocrates, aux gestionnaires ou aux amis politiques ». « Même si c'est très désagréable de subir un tel procès d'intention, j'ai pris grand soin de ne pas y répondre. Je veux seulement être jugée sur mes actes. En même temps, cela me donne un défi supplémentaire, celui de prouver que ces attaques étaient infondées. Je pense surtout que les gens ne me connaissent pas. » Elle-même a d'ailleurs contribué à ce « déficit de com ». « C'était mon travail qui voulait cela. Quand j'étais journaliste, je n'étais pas là pour raconter ma vie, mais celle des autres. Puis quand j'ai accepté d'aller à l'Élysée, je n'ai pas choisi la lumière... Si le président a décidé de me nommer à Versailles, c'est qu'il a jugé que je pouvais apporter quelque chose à cet établissement. » Et d'ajouter pour clore ce débat : « Je n'aurais pas eu la faiblesse d'accepter un poste dont je ne me serais pas sentie capable. J'ai un minimum de conscience, de lucidité et de morale. »

Les trente années de journalisme politique ont, sans doute, fait oublier que Catherine Pégard, alors jeune diplômée en histoire, était venue à Paris pour écrire des articles sur la

« SANS AVOIR LE VERTIGE DU LIEU, ON PEUT ET ON DOIT INVENTER À VERSAILLES. »

culture, le théâtre et sur deux de ses passions, la musique classique et l'opéra. Philippe Tesson, alors directeur du *Quotidien de Paris*, la poussera presque malgré elle vers le journalisme politique. Il s'y fera un nom et une réputation. « Maintenant, je vais avoir la chance de transformer un goût en travail. » Une troisième vie, en somme ? « Durant ma carrière de journaliste, j'ai été un modèle de constance et de fidélité. Vingt-cinq ans au *Point*, c'est pas mal non ? En acceptant la proposition du président, je fermais la porte sur une partie de mon existence. C'est pour cela que je n'ai pas voulu m'occuper de la communication ou de la presse de l'Élysée. Je voulais aller au bout des choses, de mes actes. » Par fascination du pouvoir ? « C'est sans doute le fil rouge. Pendant trois décennies, je l'ai observé. Pendant quatre ans et demi, je l'ai vécu de l'intérieur. À Versailles, désormais, je vis l'histoire du pouvoir. » De son passage à l'Élysée – « un lieu qui, par l'adrénaline qui s'en dégage, ne ressemble à aucun autre » –, elle dit avoir appris « à vivre dans une tension permanente, à savoir prendre des décisions, à trancher ». Des qualités

qu'elle n'avait pas naturellement, mais qui lui seront utiles pour diriger une entreprise de près de mille personnes, avec un schéma directeur doté de 171 millions d'euros jusqu'en 2017 et accueillant 6,5 millions de visiteurs par an. « J'arrive à Versailles avec modestie. J'écoute l'équipe en place. Je suis bluffée par la passion des gens travaillant dans ce lieu. Ils ont avec lui un lien personnel et affectif très intime. Être à Versailles, ce n'est pas banal. Et il ne faut pas que ce sentiment d'y travailler ou de le visiter se banalise. » Sous son quinquennat, Versailles ne sera donc pas « une demeure morte et pétrifiée » : « On peut tout y faire même de l'art contemporain, s'il y a une volonté d'excellence. On peut et on doit inventer, sans avoir le vertige du lieu. Les limites ? C'est Versailles qui vous les donne. » Paraphrasant son compatriote havrais Raymond Queneau, l'établissement public sera donc pour Catherine Pégard un exercice de style, convaincue qu'elle peut apporter un regard différent, sans *a priori* et avec la curiosité du journaliste, à « la marque Versailles » – « une expression affreuse à ses yeux mais non dénuée de fondement économique ».

Ainsi va-t-elle « décliner la marque » en décentralisant la collection des carrosses royaux à travers une convention d'expositions étalées sur dix ans avec la ville d'Arras. Elle est également convaincue que son établissement peut trouver des mécènes plus jeunes, différents, au Brésil comme en Inde, par exemple. Sans révéler son programme de gouvernance qu'elle peaufine encore – « son grand oral » devant la presse est prévu le 26 janvier prochain –, elle laisse entendre qu'elle continuera à creuser le sillon de l'art contemporain « mais sous toutes ses formes et pas simplement plastique ». Elle s' imagine volontiers commander un opéra à un jeune compositeur français, faire venir Lady Gaga à Versailles, demander à Jeff Koons de présenter sa collection de toiles XVIII^e, faire des lectures de textes par des sociétaires de la Comédie-Française, monter une exposition de lettres autographes de Madame de Sévigné à Saint-Simon. Elle avoue en passant une passion secrète (mais elle ne collectionne pas) autour de celles écrites par ses chers auteurs normands, Maupassant, Flaubert ou Barbey d'Aurevilly. Avec une telle intensité de projets, on comprend qu'elle vienne de s'installer à Versailles. Une ville qu'elle connaît puisqu'elle a été régulièrement invitée à La Lanterne ces dernières années. « Je garde tout de même un pied à terre à Paris... comme les élus de Province ». Se sent-elle attendue au tournant ? « Cela ne me fait pas peur. Je crains davantage de me tromper dans mes choix et ma mission pour Versailles. Comme je suis normande, je reste prudente. Que voulez-vous, je me méfie des exaltations... » Des états d'âme que l'on retrouvera bientôt sur son blog intitulé « Les carnets de Versailles ». En attendant – droit de réserve oblige –, le récit passionnant de ses années élyséennes... ●



Ci-dessus,
Catherine Pégard
en compagnie de la
galeriste Nathalie Obadia
et de Joana Vasconcelos
qui lui présente des
dentelles historiques.
Ci-contre, déjeuner de
travail à l'Ambassade de
France, à Lisbonne, avec
Son Excellence Pascal
Teixeira da Silva.